

LE « PAYOTTENLAND »

Vous rappelez-vous les lignes que M. Emile Leclercq a consacrées au remarquable château de Gaesbeek, dans la première édition de la *Belgique illustrée*?

« Gaesbeek tient une place importante dans l'histoire du Brabant féodal, écrivait-il. Pendant tout le moyen âge, la forteresse de Gaesbeek a servi à ses seigneurs de rempart, de repaire, de refuge et en même temps de menace. De là, ils tenaient en respect leurs vassaux, comme des oiseaux de proie tournoyant au-dessus des basses-cours et des champs. En dehors des traditions et des légendes, des noms populaires retentissent entre les murailles du manoir : les T'Serclaes, les d'Egmont, les Renesse de Warfusée, les de Hornes, etc.

» Le château, bien que reconstruit ou remanié à diverses époques, a gardé sa physionomie imposante. Il est vaste, il est bien conservé dans ses parties les plus intéressantes, il est situé dans un pays assez accidenté pour lui faire des environs romantiques. Le parc est admirablement planté de hauts charmes qui se voûtent en véritables ogives au-dessus des allées. C'est un aspect tout différent des charmilles taillées dans les jardins de Le Nôtre, et ce parc seul mériterait d'attirer à Gaesbeek les excursionnistes. »

Hélas! les touristes ne peuvent plus approcher du château, il leur est défendu de circuler dans les belles allées du parc. A la suite d'actes de vandalisme regrettables, commis il y a quelques années par des visiteurs, M^{me} la marquise d'Arconati interdit l'accès de son riche domaine à ceux qui ne sont pas porteurs d'une autorisation, délivrée par son régisseur.

Je me dispenserai donc de décrire le célèbre manoir, qui n'est plus visité de nos jours que par de rares privilégiés. Mais peut-



GAESBEEK — L'église

être ne vous déplaira-t-il pas, lecteur, d'entreprendre une tournée d'exploration aux alentours.

C'est le pays baptisé du nom de « Payottenland » par un enfant du terroir, ainsi que nous le verrons plus loin. Il compte quelques

beaux villages, méritant d'être vus. De place en place, le château nous montrera à distance, parmi les houles sombres du parc, ses vieilles murailles patinées et ses tours en poivrière.

* * *

LENNICK-SAINT-QUENTIN

Le mot « romantique », qu'Emile Leclercq a employé pour dépeindre les sites de ce pays, me semble quelque peu outré. A vrai dire, cette contrée n'a pas tout le pittoresque qu'on trouve dans d'autres régions du Brabant et elle ne pousse pas à la rêverie, autant que nos anciens sites abbaticaux, par exemple.

C'est une succession d'amples plateaux, où s'entremêlent de grands champs de blé, de seigle et d'avoine; çà et là, autour des petites fermes éparses, des bouts de houblonnières ou des plantations de fraises et de framboises.

Cette partie du territoire brabançon a été longtemps dépourvue de moyens de communication rapides avec les villes voisines. Aussi, la mise en activité du chemin de fer vicinal de Bruxelles à Enghien, inauguré en 1887, a été une aubaine pour ce pays, où n'existe aucune industrie manufacturière et qui n'a d'autre ressource que l'agriculture. Depuis cette époque, la culture des fraises y a pris une extension considérable.

Lors de la cueillette des fruits, c'est une vie dure que celle du campagnard de cette région. De grand matin, il doit se mettre en route, pour aller au marché de Bruxelles. Beaucoup de paysans y vont encore à pied. Leur charge est placée dans un grand panier plat, qu'ils portent sur la tête.

Dans la verdure frissonnante des vallées et des lents valonnements de la région, se réfugient les villages, parmi lesquels il faut citer tout d'abord Lennick-Saint-Quentin, le seul bourg qu'on rencontre par là.

C'est, avec le village voisin de Lennick-Saint-Martin, le point de départ tout indiqué des excursions dans cette partie du Brabant.

Lennick-Saint-Quentin est un des plus anciens villages du pays. C'est là, je suppose, plus encore que le fait d'être un chef-lieu de canton, ce qui explique l'importance qu'il a acquise et qui lui donne presque l'aspect d'une petite ville.

Au VII^e siècle, le pays environnant appartenait à l'abbaye de Nivelles. Ide, femme de Pépin de Landen et fondatrice de ce

monastère, avait doté celui-ci des villages de Lennick, Goyck et Wambeek.

Le nom de *Liniacum*, que Lennick portait au ix^e siècle, prouve d'ailleurs que cette localité remonte à une haute antiquité. Dans toute la Gaule, le suffixe celtique *acum* caractérise la toponymie romaine.

Les rues du village convergent vers une place spacieuse, flanquée de cabarets et qui rappelle la grand'place des bonnes cités



LENNICK-SAINT-QUENTIN — L'église et la place

de la Flandre. A voir le calme qui y règne, on ne se douterait pas qu'il s'y tint autrefois un marché important, autorisé par l'empereur Othon II, en l'année 978. Les nobles chanoinesses de Nivelles y percevaient le tonlieu ; le droit de pesage et de louche appartenait à l'église et aux pauvres.

Il a même existé, dans le village, une halle, où les seigneurs placèrent, vers l'an 1300, des lombards ou prêteurs sur gages. Dès le xvi^e siècle, le commerce du bourg avait périclité et la halle disparut vers cette époque.

Près de la place, le long de la route menant à Bruxelles, on remarque le château qu'occupèrent les derniers seigneurs de Lennick, les de Man. C'est une modeste construction bâtie en fer à

cheval et qui porte cette date : *An 1761 no.* Les trois façades ont chacune une belle porte en pierre bleue.

En 1813, le savant historien Jules de Saint-Genois naquit dans cette habitation.

L'église de Lennick-Saint-Quentin est un fier sanctuaire campa-



LENNICK-SAINT-QUENTIN — Le transept méridional de l'église

gnard, d'une belle ordonnance. La flèche de la tour, haute de 43 mètres, file vers les nues avec une hardiesse qui étonne le spectateur.

La nef est la partie la plus ancienne de l'édifice. Les transepts se terminent par de hauts pignons, ornés de crochets et de pinacles. Le transept méridional est rehaussé par des niches abritant trois statues : la Vierge, saint Quentin, patron de la paroisse, et sainte Gertrude, qui a propagé la religion dans la contrée. Ce pignon a beaucoup de caractère.

D'après un inventaire de 1848, l'église était décorée à cette époque de huit tableaux. De nos jours, il n'y en a plus que quatre. Dans le transept sud, on voit une des plus belles productions de Crayer, le *Martyre de saint Quentin*. C'est une peinture sur panneau. La toile ornant le maître-autel, le *Christ en Croix*, est attribuée au même artiste, mais elle n'est pas signée comme la précédente. Ces œuvres ont été restaurées il y a quelques années par feu Henri Le Roy.

Les deux autres tableaux n'ont pas la même valeur, il s'en faut :

une *Adoration des bergers*, du xviii^e siècle, est placée au-dessus de l'autel du transept nord. Le tableau appendu vis-à-vis, *Saint Dominique*, est une œuvre d'un enfant de Lennick-Saint-Quentin, Vital de Gronckel, en son vivant professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.

Le tableau *Le Martyre de saint Quentin* est fort bien peint et le coloris en est remarquable. Le saint, ligotté, est mis à la torture par plusieurs bourreaux, dont un à cheval; ils lui enfoncent des clous dans les épaules. Le martyr endure son mal cruel avec une résignation sereine.

Le banc de communion, en chêne sculpté, provient de l'abbaye de Ninove.

Dans la sacristie, on conserve quelques objets d'art (un encensoir, deux calices, etc.), ainsi que

deux beaux ornements sacerdotaux, l'un du xvi^e siècle, l'autre du xvii^e, et qui proviennent du même monastère, tout au moins le premier.

L'église a été restaurée très discrètement vers 1902 (1).

Dans le cimetière, près du chevet de l'église, on remarque trois modestes croix en pierre placées sur une même base. C'est la

(1) Un des piliers de la nef porte la date 1631, qui rappelle aussi une restauration, je suppose.



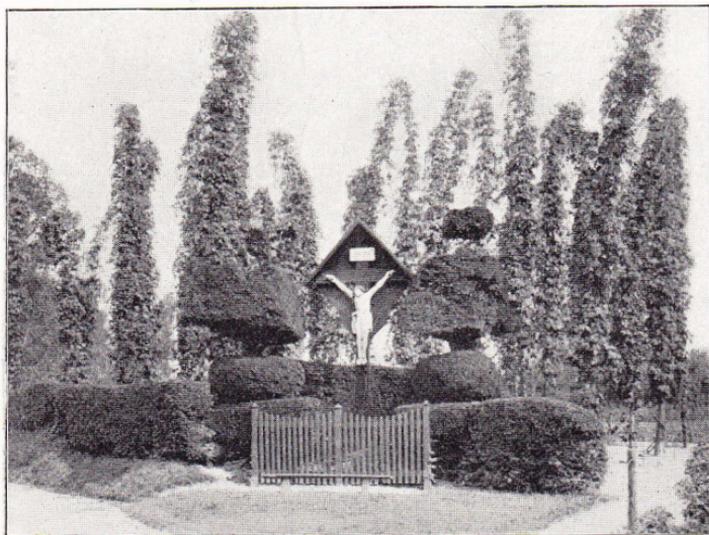
LENNICK-SAINT-QUENTIN
Vieux Christ adossé à l'église

tombe du peintre Vital de Gronckel dont j'ai parlé, de sa femme, ainsi que de son frère François-Joseph, avocat et conseiller provincial, né à Lennick-Saint-Quentin en 1816 et mort en 1871.

François-Joseph de Gronckel était un érudit. Dans un livre original, paru en 1846, il s'est fait l'historiographe de son village natal et des environs.

Le titre de l'ouvrage, *'t Payottenland* (le pays des pays ou des camarades) est bizarre. D'après Wauters, ce serait un sobriquet d'origine universitaire.

Pour compléter ce que j'ai dit de Lennick-Saint-Quentin, il me



LENNICK-SAINTE-QUENTIN — Calvaire à Diepenbroeck

reste à signaler le curieux calvaire, planté à un carrefour, au hameau de Diepenbroeck, situé à un kilomètre de la place, sur la route d'Elinghen. Il est encadré d'ifs taillés et d'un bout de houblonnière.

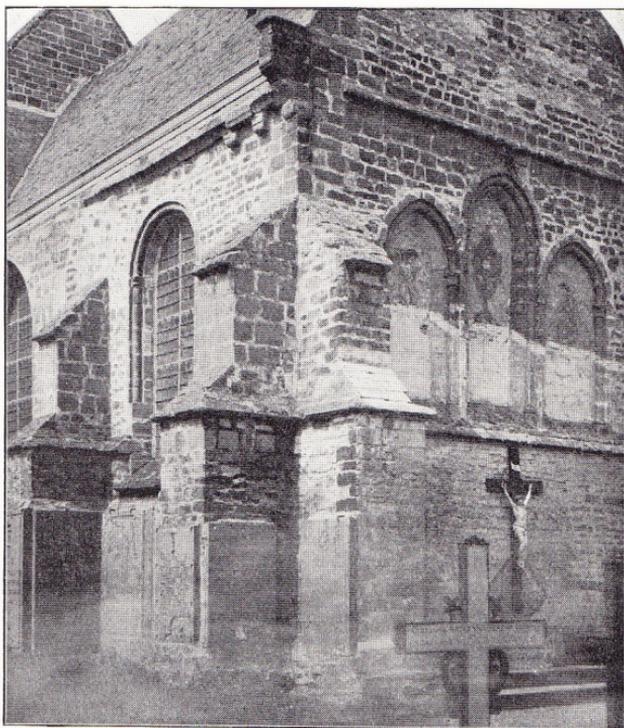
*
* * *

LENNICK-SAINTE-MARTIN

Une belle route plantée d'ormes relie Lennick-Saint-Quentin à Lennick-Saint-Martin. Ces deux localités sœurs ne sont distantes l'une de l'autre que d'un bon kilomètre. Un sentier à travers champs permet d'éviter la courbe de la route.

Chose curieuse, jusqu'au XIII^e siècle, les actes ne distinguent pas les deux villages. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'il est fait mention des patrons de chacune des paroisses.

Lennick-Saint-Martin, quoique beaucoup plus rustique, plus



LENNICK-SAINT-MARTIN — Le chœur de l'église (avant la restauration)

pauvre que le village que je viens de décrire, a comme celui-ci une église imposante, que maintes villes pourraient envier.

C'est un édifice en gothique tertiaire, à l'exception du chœur, qui en est la partie la plus ancienne et la plus intéressante.

Lorsque je l'ai revu en 1907, on s'occupait de le restaurer, mais, hélas! j'ai gardé de ma visite une impression peu favorable : il m'a semblé que le travail était exécuté avec un zèle excessif. Que reste-t-il, après une telle restauration, de l'authenticité d'un monument?

A mon sens, la première préoccupation d'un architecte restaurateur devrait être de ne pas dénaturer un édifice, de ne pas lui enlever ce qui en faisait la beauté, ce qui lui donnait du caractère, de la vie.

La photographie que je publie, et qui a été prise en 1905, fait ressortir l'intérêt que le chœur de l'église présentait à cette époque. La travée extrême avait alors une fenêtre romane, tandis que les fenêtres simulées du chevet étaient à ogive. Il sera curieux de voir ce qu'il en sera advenu.

A l'intérieur, je n'ai vu de remarquable que les fonts baptismaux (xvi^e siècle).

Les piliers du temple ont été dérochés. Des restes d'une peinture murale ont été mis à nu sur une de ces colonnes.

Dans le cimetière, gisent deux vieilles pierres tombales, rappelant le souvenir d'une famille qui a possédé une seigneurie dans



LENNICK-SAINT MARTIN — Vue intérieure de l'église

le village. L'une porte le nom de Jean Pipenpoy, mort en 15... (?); l'autre, d'un homonyme, descendant de ce seigneur et mort en 1615. Cette dernière pierre est brisée en deux pièces. J'espère qu'on

les adossera, l'une et l'autre, aux murs intérieurs de l'église, lorsque les travaux de restauration seront terminés.

Le domaine, 't *Waterhof*, que les Pipenpoy ont habité, est situé au nord-ouest du village, près du pittoresque hameau de Bossuyt. Ce n'est plus qu'une ferme d'assez pauvre apparence. On peut, de ce côté, gagner Schepdael et la chaussée de Ninove (1).

* * *

LES ENVIRONS DE LENNICK-SAINT-QUENTIN ET DE LENNICK-SAINT-MARTIN

Avez-vous remarqué déjà que les parties anciennes de maintes églises villageoises du Brabant sont construites avec des pierres de provenances diverses? Cette particularité s'observe principalement dans la région que je décris ici.

L'examen des pierres mises en œuvre a fait constater l'emploi exclusif et rationnel des pierres tirées du sol même de la région.

Je crois intéressant, à ce propos, d'emprunter quelques lignes à une étude publiée par MM. A. Rutot et E. Vanden Broeck, les géologues bien connus :

« Au château de Gaesbeek et dans les églises des villages compris entre Gaesbeek et Ternath, les murs proprement dits sont construits par un enchevêtrement singulier de pierres dont les noms suivent : le schiste grossier silurien; le quartzite silurien; le grès à *nummulites planulata* de l'Yprésien; le grès lustré du Panisélien; le grès lustré du Bruxellien; le grès calcaireux du Bruxellien; le grès de Gobertange; le grès calcaireux à *nummulites variolaria* du Ledien; le grès ferrugineux du Diestien (2). »

Ces pierres diverses étaient employées à peine dégrossies, sauf le grès éocène à *nummulites variolaria* et le grès ferrugineux

(1) Le nom de l'illustre famille de Pipenpoy réapparaît souvent dans l'histoire brabançonne. La branche de Bossuyt est celle qui survécut le plus longtemps.

La demeure patrimoniale des Pipenpoy, à Bruxelles, était le *Cantersteen*, qui se trouvait à l'endroit occupé de nos jours par le local de la « Grande-Harmonie ».

(2) *Note sur les matériaux ayant servi à édifier les anciens monuments de Bruxelles et de quelques villes, villages ou châteaux du Brabant entre Ninove et Aerschoot. (Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles, t. IV, 1890.)*

diestien, qu'on utilisait, l'un à l'ouest de Bruxelles, l'autre à l'est, pour exécuter les encadrements de portes, les fenêtres et les piliers.

« Le grès blanc à *nummulites variolaria* du Ledien est la véritable pierre de taille employée au moyen âge dans la région com-



LENNICK-SAINT-MARTIN — Vieille ferme (1701-1702) à Bossuyt

prise entre Bruxelles et la Dendre et même, peut-on dire, entre Bruxelles et Gand.

» Cette pierre se présentait primitivement comme un banc, parfois dédoublé, mais en général assez régulier, pouvant atteindre 1 mètre d'épaisseur et courant horizontalement d'une manière à peu près continue entre Bruxelles et Gand, vers la partie supérieure des collines.

» A partir du x^e et du xi^e siècle, la région comprise entre Berchem-Sainte-Agathe, Eykelenberg, Dilbeek, Itterbeek, jusqu'à Schepdael, d'une part, et celle autour d'Assche, d'autre part, furent le siège d'exploitations très considérables et très actives, ayant exigé un travail de déblai énorme, car parfois la pierre se trouvait à plus de 15 mètres de profondeur sous le sommet des collines.

» De nos jours, sur le flanc nord de la colline dont la route de

Ninove suit la crête, on peut encore constater clairement les traces d'immenses excavations, non encore comblées, reste des anciennes carrières.

» L'exploitation a été tellement active que, sur tout le territoire signalé ci-dessus, on aurait sans doute beaucoup de peine à trouver des points où la pierre existe encore actuellement. »

* * *

Une route pavée, construite il y a quelques années, mène de Lennick-Saint-Quentin à Gaesbeek.

Il est préférable de la rejoindre par le chemin empierré venant de Lennick-Saint-Martin, ce qui permet de visiter en passant les étangs de *Slagvijver*.

Il y a, en cet endroit, un moulin reconstruit en 1815 et dont les abords sont très pittoresques. C'était autrefois un des cinq moulins banaux de Gaesbeek. En 1339, Thierrri de Walcourt, seigneur d'Aa et de Lennick, possédait en ces lieux un demi-moulin à grain et un demi-moulin à huile.

Non loin de là, un peu en amont, on voyait anciennement un manoir, l'*Outhoff*, résidence de Guillaume de Clèves, le fils naturel de Sweder d'Abcoude. On sait que ce gentilhomme fut l'un des assassins d'Everard T'Serelaes.

Une foire annuelle se tient le lendemain de la Saint-Martin, dans les prairies où s'élevait ce castel.

La route de Lennick se prolonge au delà de Gaesbeek jusqu'à Berchem-Saint-Laurent et Audenaeken, deux minuscules villages, dont l'autel appartenait autrefois à l'abbaye d'Afflighem (1).

Je vous engage à pousser une pointe de ce côté, où se succèdent de riants paysages. La route suit le vallon du *Slagvijverbeek*, affluent de la Zuene, sur les bords duquel les deux Lennick sont nés.

Ce ruisseau baigne le château de Gaesbeek.

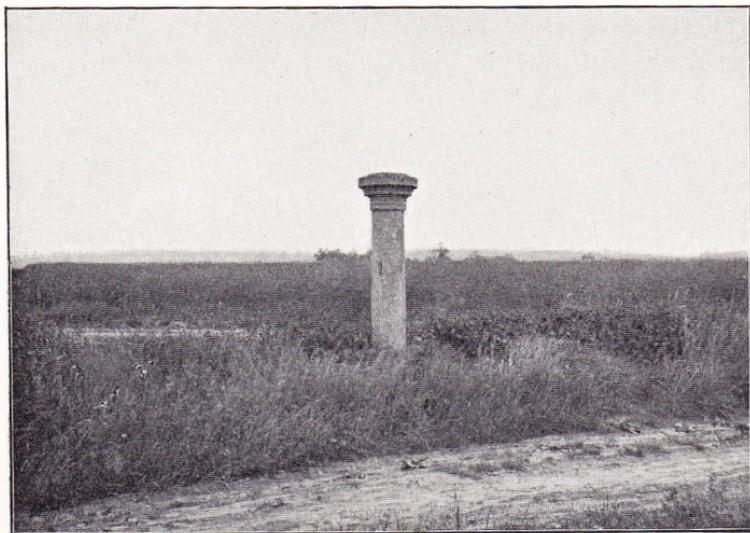
A mi-chemin du village de Berchem-Saint-Laurent, on a une belle vue du manoir. Celui-ci se présente dans un cadre imposant,

(1) L'église de Berchem-Saint-Laurent, d'un aspect très rustique, ne manque pas d'intérêt. La partie inférieure des murs de la nef et la tour carrée renfermant l'escalier qui donne accès aux combles, remontent à la période romane et leur édification doit être fort ancienne, puisque l'on y remarque des débris de maçonneries provenant de constructions romaines, des fragments de tuiles plates ayant conservé leur rebord, etc. La partie supérieure des murailles de la nef et le chœur datent de la fin de l'ère ogivale. (*Bulletin des Commissions d'art et d'archéologie.*)

fièrement campé sur une colline à pic, au pied de laquelle on aperçoit la *ferme du Bailli*, ancienne dépendance du château.

Au delà d'Audenaeken, on rejoint la route de Vlesenbeek à Hal, au hameau de Beisberg, d'où une route conduit à Leeuw-Saint-Pierre.

Par exemple, on n'a pas le choix, de ce côté, quant aux moyens de transport : pour se rapatrier, on n'a d'autre ressource que d'aller



VLESENBEEK — Le pilori de Gaesbeek

prendre le train à la station de Loth, distante de quarante minutes de la place de Leeuw-Saint-Pierre.

Les promeneurs qui ne sont pas assez entraînés pour entreprendre cette longue course, prendront à Berehem-Saint-Laurent la route de Hal à Vlesenbeek, dans la direction de cette dernière localité. Un peu au delà de la ferme de Nederloo, un sentier rejoint la ligne d'Enghien, au hameau historique de Quadewegen, par le verdoyant vallon de la *Zeepbeek*.

A hauteur de Nederloo, on peut aussi rejoindre la *Brusselsche Baan*, qui aboutit à la chaussée de Bruxelles, près de la station du Rossignol et à l'endroit où l'on voit un vestige du pilori de Gaesbeek (1).

(1) Pour les piloris brabançons, voyez mon article dans le *Bulletin du Touring Club*, juin 1905, p. 173.

LA LOMBEEK

Tels sont les sites qu'on trouve au sud et à l'est des deux Lennick. Une autre excursion attrayante peut être faite à l'ouest, le long d'un sous-affluent de la Dendre, la *Lombeek*.

La source de ce ruisseau est peu distante de la halte d'Oplombeek (vicinal de Bruxelles à Enghien).

Jusqu'à Lombeek-Notre-Dame, des chemins louvoyent dans le fond de la vallée, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre.



LENNICK-SAINT-QUENTIN — Four à Ten Hamme

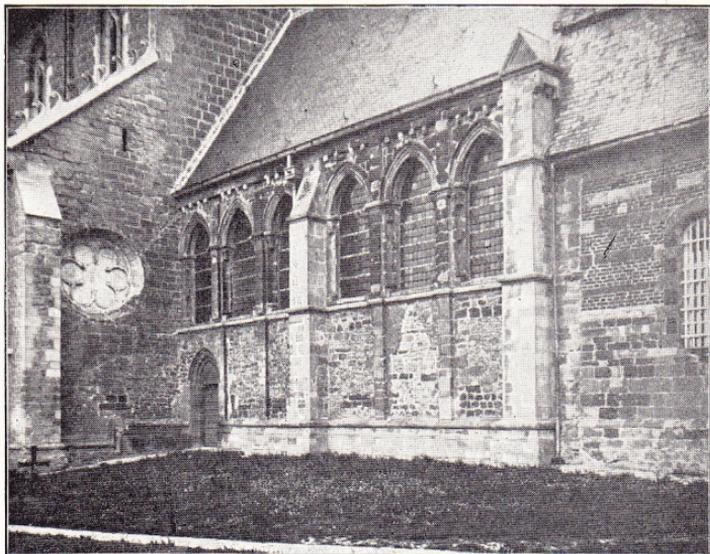
Si vous le préférez, vous pouvez atteindre ce village par un des chemins partant de Lennick-Saint-Quentin et de Lennick-Saint-Martin, soit par le vieux hameau de Ten-Hamme, soit par Opperbuesinghen.

Au delà de la chaussée romaine d'Assche à Enghien, ces chemins desservent le hameau de Ten-Helleken, où les soldats du duc Jean III mirent en déroute, en 1333, une forte armée de Flamands.

« Suivant un autre récit, les Flamands avaient d'abord l'avantage, mais un chevalier brabançon, remarquant que leurs visages

n'étaient qu'imparfaitement protégés par leurs casques allongés, appelés vulgairement *huvē mette kaken*, cria à ses compagnons : « Frappez à la figure ». Les Brabançons se servirent avec adresse de leurs courtes épées, et bientôt les Flamands, couverts du sang qui leur coulait du visage, se retirèrent en désordre. Cet événement donna naissance en Flandre à une expression nouvelle ; en voyant un homme blessé au nez, on lui disait : Ah ! vous avez été à *Helleken* (*ja, ghi hebt ten Hellekene ghezijn*). » (WALTERS.)

L'église de Lombeek-Notre-Dame s'abrite dans un fond de verdure. On ne la voit pas à distance. Comme les églises voisines de



LOMBEEK-NOTRE-DAME — Le chœur de l'église (côté sud), avant la restauration

Lennick-Saint-Quentin et de Lennick-Saint-Martin, elle offre un réel attrait pour celui qui s'intéresse à l'étude de nos anciens monuments.

« Sa situation écartée semble rehausser encore les beautés de son architecture, beautés nobles et simples à la fois, et qui accusent dans la construction de ce modeste temple un homme de talent et de goût. » (WALTERS.)

C'est un « monument national », un « joyau de l'art, sans rival dans les communes rurales de notre pays », lit-on dans un rapport de la Commission des monuments.

Le chœur de l'église rappelle celui de Lennick-Saint-Martin,

avec lequel il a une certaine ressemblance. L'un et l'autre remontent à une époque fort reculée.

En même temps qu'on restaurait le chevet de l'église de Lenick-Saint-Martin, on réparait celui de l'église de Lombeek. Ici



LOMBEEK-NOTRE-DAME — L'ancienne porte de l'église

aussi la restauration m'a paru outrancière : les pierres du vénérable sanctuaire ont été retouchées et ciselées, pour qu'elles aient un aspect bien propre, les fenêtres ont des colonnettes et des encadrements tout neufs en pierre d'Euville...

La Commission des monuments, si indulgente pourtant d'habitude, n'a pu s'empêcher de s'en émouvoir (1).

Nos restaurateurs ne comprendront-ils jamais que c'est détruire

(1) *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, 1902, p. 160.

le charme des vieux monuments, que de leur enlever tout cachet de vétusté — leur « beauté vieillotte et attachante », comme disait mon regretté camarade Léon Abry?

Ces travaux de restauration imposent de lourds sacrifices aux communes rurales, généralement assez pauvres. A Lombeek, le travail de réparation a été longtemps retardé et, à cause de ce fait, il sera très coûteux. Dès 1855, Alphonse Wauters en signalait l'urgente nécessité. Savez-vous quand il a été commencé? En 1902.

La restauration complète de l'édifice est évaluée, dans le devis estimatif de l'architecte, à 141,149 fr. 32 (1).

Dans le mur du bas-côté sud, on vient de mettre à découvert l'ancienne porte de l'église, qui était murée. Elle est surmontée d'une ogive ornée de têtes grimaçantes; les pieds-droits à colonnettes sont couronnés de chapiteaux. Cette porte a de fort jolies proportions.

L'ancienne sacristie, qui masquait le chevet du chœur, a été rasée (2).

Il est question de débarrasser l'église, à l'intérieur, de son badigeon, afin de mettre à nu les beaux parements en pierre des murailles.

L'église possède une œuvre d'art d'une valeur inestimable : un superbe retable de la fin du xv^e siècle ou du commencement du xvi^e.

C'est un travail de sculpture qui révèle un ciseau d'une habileté vraiment déconcertante. Tous les amateurs d'art sont allés l'admirer.

« Les naïfs et charmants personnages qui animent ces tableaux sont en relief; ils se trouvent placés sur un plan incliné figurant la perspective. Les arbres, les maisons, l'herbe qui couvre le sol, tout enfin y est en haut-relief, et d'un travail tellement délicat,

(1) *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, 1905, p. 369.

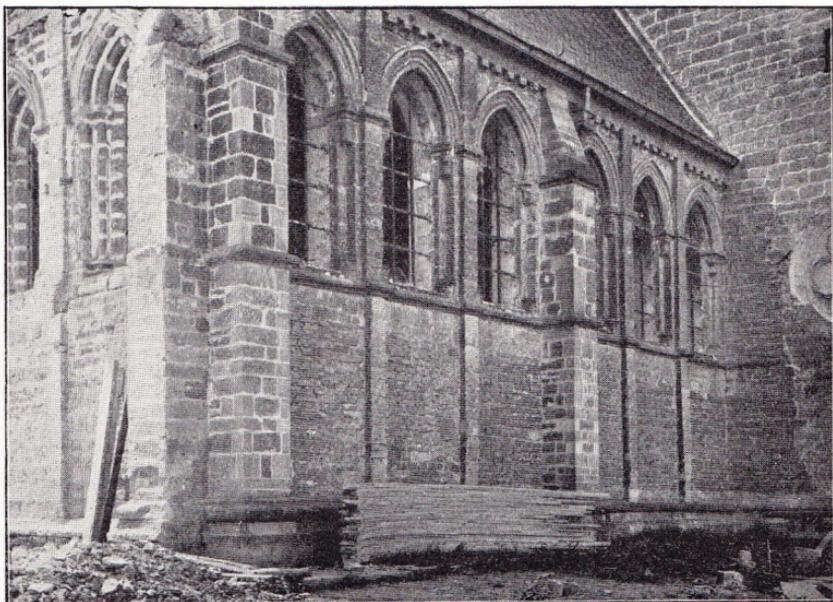
(2) Voici, au sujet de cette annexe démolie, quelques renseignements que j'emprunte au *Bulletin des Commissions d'art et d'archéologie* (1907, p. 84) :

« Les parements avaient été taillés en bonne partie dans des pierres moulurées, claveaux, nervures, clefs de voûtes, etc., provenant d'une ancienne construction datant du xv^e siècle.

» On a également trouvé dans les fondations de cette sacristie les débris d'un très remarquable monument de la fin du xv^e siècle. Il serait intéressant de rechercher si ces débris, qui paraissent assez complets, ne proviennent pas d'un tabernacle, d'une clôture de chœur, etc., et d'étudier la possibilité d'une reconstitution. »

qu'il semblerait que le souffle de la respiration va renverser cette fragile dentelle en bois de chêne (1). »

Il y a quelque soixante ans, ce remarquable ouvrage se trouvait dans un état de délabrement complet. Les vers menaçaient de le détruire entièrement. Le sculpteur Sohest le restaura avec tant d'habileté « qu'il est pour ainsi dire impossible de distinguer des anciennes les statuettes nouvelles qui remplacent les figures



LOMBEEK-NOTRE-DAME — Le chœur de l'église (côté nord) pendant la restauration (1907)

perdus ». Les autorités locales s'opposèrent longtemps à ces réparations, bien que l'Etat et la Province se fussent offerts pour en faire les frais : elles s'imaginaient qu'on voulait s'emparer de leur précieuse propriété. D'habiles négociations de la Commission des monuments eurent seules raison de cette méfiance (2).

Quel est l'auteur de ce chef-d'œuvre ?

D'après M. Henry Rousseau, « peut-être pourrait-on en attri-

(1) VAN DER RIT : *Mémoire sur le chœur de l'église de Lombeek-Notre-Dame*. (*Bulletin de l'Académie royale*, 1846.)

(2) *Belgique communale*, 1848, col. 350.

buer la paternité à Passier Borremans, fils de Jean, lequel exécuta, vers la même époque, le retable des saints Crépin et Crépinien, à Herenthals, un retable dédié à saint Paul, pour le couvent de Saint-Pierre, à Bruxelles, et plusieurs autres œuvres du même genre » (1).

M. Jos. Destrée, le savant conservateur des Musées royaux, ne se range pas à cet avis et, d'après lui, ces analogies permettent tout au plus d'affirmer que ce sont des œuvres émanant « d'un même centre », où « les traditions étaient tenaces ».

Son *Etude sur la sculpture brabançonne au moyen âge*, parue dans les *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, donne des détails fort curieux sur les travaux de nos vieux sculpteurs en bois.

Qu'on en juge d'après cette page intéressante :

« La vie et la passion de Jésus-Christ, l'histoire de Notre-Dame, les actes d'un martyr ou d'un confesseur offrent aux imagiers des thèmes susceptibles de nombreuses interprétations. A vrai dire, les faits que l'artiste est appelé à retracer le mettent aux prises, par leur variété même, avec des difficultés multiples; et cependant nombre de retables témoignent de beaucoup d'observation et de sincérité. Il semble parfois que l'artiste ait copié une scène qui s'est déroulée sous ses yeux tant il réussit à dramatiser les faits de l'histoire sainte ou de la légende. Dans ses œuvres, l'imagier révèle l'attachement à certaines conventions, mais il sait presque toujours conserver à ses personnages des attitudes naturelles ou du moins vraisemblables. Il est, du reste, à bonne école. A l'atelier, il se forme aux exigences du métier; il acquiert une sûreté de main et un savoir-faire qui le rendront capable d'exécuter à son tour, avec succès et célérité, des tâches fort considérables. Il puise dans le milieu familial d'heureuses inspirations, car c'est bien à la douce influence exercée par le foyer domestique que l'on est redevable de ces pages émues et embaumées du charme de la poésie chrétienne. Telles sont, par exemple, certaines scènes du retable de Lombeek-Notre-Dame. D'autre part, la représentation publique des mystères livre à l'imagier la clef des difficultés de mise en scène, difficultés qui tiennent maintes fois en échec les artistes les mieux doués. »

Le retable de Lombeek est une œuvre à ce point remarquable, qu'elle n'a pas été égalée.

(1) *Les Retables*, par HENRY ROUSSEAU. (*Bull. Comm. d'art et d'archéologie*, 1890.)

Les neuf compartiments représentent des épisodes de la vie de la Vierge : sa naissance, sa présentation au temple, son mariage, sa mort et ses obsèques, ainsi que l'Adoration des bergers et



LOMBEEK-NOTRE-DAME — Le retable

l'Adoration des mages. Les groupes des volets supérieurs figurent l'Annonciation et la Visitation; ce dernier est d'un restaurateur. J'emprunte ces détails au catalogue du Musée du Cinquantenaire; ce musée possède un moulage de l'incomparable chef-d'œuvre de Lombeek-Notre-Dame.

La vierge miraculeuse de ce village a sa légende, rapportée par Wauters : l'église aurait été bâtie avec des pierres provenant d'une carrière dont la Vierge aurait indiqué l'emplacement et qui se serait refermée après l'achèvement de l'édifice. La Vierge aurait tracé elle-même le plan du sanctuaire.

En 1580, lorsque les iconoclastes jetèrent la dévastation dans

les édifices du culte, l'autel de Notre-Dame, ainsi que le retable, furent enlevés et cachés dans une grange à Lennick. « Cette grange était dépendante d'une ferme qui fut incendiée; malgré cela, par un prodige extraordinaire, la grange resta debout et intacte au milieu des ruines (1). »

La patronne du sanctuaire est encore en grande vénération dans la région.

J'ai vu dans l'église, adossé au mur d'un de ses collatéraux, un grand tableau : le *Sacre de saint Hubert*. A voir l'état dans lequel il se trouve, on a peine à croire qu'il a été peint à une époque relativement récente, en 1811. Une grande déchirure dépare le bas de la toile.

Cette œuvre, due au pinceau de T. De Landsheer, n'est pas d'un mérite extraordinaire; il est regrettable, néanmoins, qu'on l'ait laissée dans un tel abandon, d'autant que l'église est peu pourvue d'objets d'art.

Le bon saint Hubert serait-il un patron secondaire de l'église? La chaire de vérité le représente aussi, agenouillé devant le cerf crucifié dont parle sa légende.

L'église possède un autre tableau, une *Adoration des mages*, si mes souvenirs sont fidèles.

A signaler, vis-à-vis du temple, le vieux cabaret flamand, *In de Kroon*, d'un archaïsme curieux. C'est l'estaminet du bon vieux temps.

A partir de Lombeek-Notre-Dame, vous avez le choix entre deux chemins, pour atteindre la chaussée de Ninove à Bruxelles : 1^o le sentier qui court à travers les prés de la rive gauche de la Lombeek; 2^o le chemin de la rive droite, zigzaguant à flanc de coteau et passant au hameau de *Hunsel* (l'habitation des Huns?). Les mesures de cette bourgade s'échelonnent des deux côtés de la route, encadrées de verdure. Presque toutes ont dans le pignon une petite niche cintrée, abritant un saint. C'est une particularité de la région.

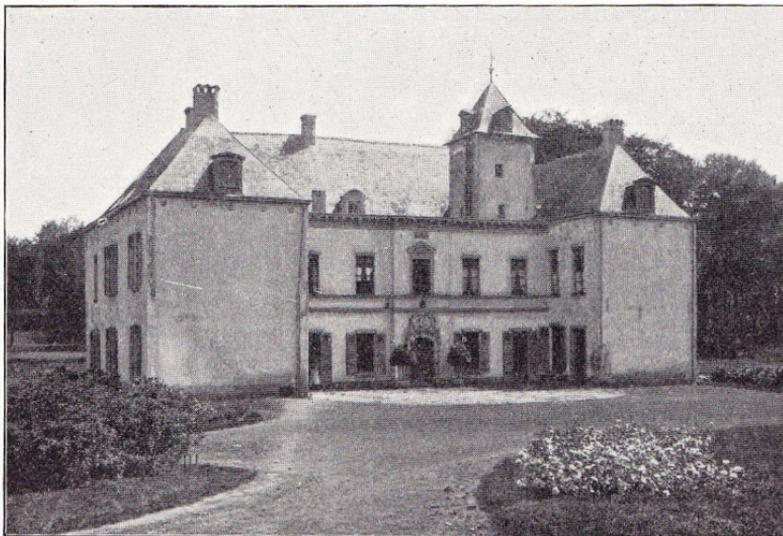
Les deux chemins aboutissent à la chaussée de Ninove, vis-à-vis de la ferme *ten Brugskenne*, ancienne forteresse tenue en fief de la cour féodale du Brabant. Ce n'est plus qu'une modeste exploitation rurale. Les bâtiments existants paraissent avoir été construits au xvii^e siècle.

Les intrépides ne termineront pas ici cette jolie excursion.

(1) *Les Vierges miraculeuses*, par A. DE REUME, 1856.

Ils ne manqueront pas de la poursuivre jusqu'à Ternath (deux lieues).

Si la course vous paraît trop longue, bornez-vous à faire un crochet jusqu'à Strythem. La promenade, jusque là, est vraiment



STRYTHEM — Le château

charmante. Aller et retour, depuis *Ten Brugskene*, il n'y a que 3 à 4 kilomètres.

Le sentier suit la rive droite du ruisseau, dont les berges sont envahies par de hautes herbes et des arbustes. C'est partout une orgie de verdure et de fleurs. Un bout de bois ajoute à l'attrait du site.

Au bout du sentier, on se trouve devant le grand parc du châtelain de Strythem, M. le baron de Faily. Le manoir a conservé une petite tour carrée, mais il est peu décoratif, avec ses murailles crépies.

Devant le château, à l'entrée du potager, se dresse, à moitié ruinée, une porte Louis XIII, surmontée d'un colombier.

L'église est contiguë au château; c'est, comme celui-ci, un édifice dépourvu de caractère. La porte, en pierre bleue, a été découverte dans une ferme de la région.

Le curé de la paroisse, M. Cuylyts, dédaigne les sentiers battus. Il a voulu donner à son église une décoration spéciale : des

vitraux, conçus dans un style tout moderniste, garnissent les fenêtres et, sur les murs du sanctuaire, s'étalent toutes sortes de peinturlurages et d'inscriptions. Au point de vue de l'art, tout cela est plutôt maigre et naïf, mais la tentative est originale; elle méritait d'être signalée aux amateurs de « neuf ».



PEPINGHEN — Vieille maison à Kestergat (chaussée de Hal à Ninove)

ARTHUR COSYN

LE
BRABANT
INCONNU

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE DU
TOURING CLUB DE BELGIQUE

ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES DE L'AUTEUR



BRUXELLES
IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
CHARLES BULENS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

1911